

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Un grand obstacle à l'avancement de l'amélioration de l'agriculture en Canada, c'est qu'elle n'est pas considérée par les classes les plus instruites et les plus riches comme une profession respectable dans laquelle on puisse s'engager. D'où il s'en suit que ceux qui pourraient être les mieux qualifiés pour introduire les améliorations les plus récentes, et qui posséderaient les moyens de les mettre à exécution pour l'avantage du plus grand nombre, n'ont presque aucune liaison avec l'agriculture. Ce fait rendra compte de l'état arriéré de notre agriculture comparé avec celle des îles Britanniques. Les fils de nos cultivateurs ici, lorsqu'ils sont instruits, se livrent généralement à toute autre occupation qu'à celle de la culture. Lorsque leurs enfans ont un peu d'éducation, ils ont hâte de se montrer comme les autres jeunes gens des classes mercantiles, et comme ils trouvent que les profits de la culture ne sont pas suffisants pour leur fournir les moyens de paraître comme les autres, ils deviennent mécontents, et abandonnent l'agriculture pour d'autres occupations qui leur procurent les moyens de dépenser plus d'argent pour le moment, quoiqu'ils en acquièrent beaucoup moins de biens-fonds. Nous n'envions point l'opinion de ceux qui, étant élevés dans la campagne, désirent l'abandonner pour le séjour de la ville. Suivant nous, la vie d'un cultivateur en campagne, qui réside chez lui, entouré de ses vertes prairies, de ses moissons et de ses bestiaux, et pourvu de fonds suffisants pour faire ses affaires d'une manière convenable, serait un genre de vie bien préférable, et beaucoup plus respectable qu'aucune autre occupation qu'il pourrait exercer à la ville. Jusqu'à ce que l'art de cultiver devienne un état à la mode, comme en Angleterre, on n'y emploiera ni industrie, ni capitaux, et l'on n'y consacra que très peu de chaque. Il y a cependant une chose certaine, c'est que les villes doivent être soutenues en grande partie par les produits du pays. Oui, ce sont les productions agricoles qui doivent fournir les moyens nécessaires pour payer les revenus de la ville et les taxes, aussi bien que le revenu pour le soutien de notre gouvernement civil. Les productions de nos terres seulement, doivent être la principale base de la richesse des villes aussi bien que de la campagne, et ceux qui résident dans nos villes s'en apercevront bien vite, s'ils ne le savent pas déjà. La mince assemblée présente à l'exhibition de bestiaux le 26

de Septembre, quoique tenue dans le voisinage immédiat de Montréal et par un beau jour, devrait suffire pour donner une idée du cas que font les autres classes de notre agriculture. Si dans aucune partie de l'Amérique Britannique, on a droit de s'attendre à voir à une exhibition de bestiaux, de beaux chevaux, des moutons, des cochons et autres productions agricoles et d'y rencontrer une nombreuse réunion de toutes les classes de la société, c'est bien à Montréal; c'est pourtant un fait et nous laissons à ceux qui étaient à la dernière exhibition d'agriculture, le soin d'en rendre compte. Nous n'introduisons ce sujet que pour démontrer combien peu l'on éprouve d'intérêt dans l'avancement des améliorations, et l'état prospère de notre agriculture.

Il est tout aussi nécessaire que l'on fasse autant d'attention aux améliorations de la campagne qu'à celles de la ville, vu que toutes deux doivent se donner la main pour en rendre la prospérité permanente. Ce n'est qu'en récoltant des produits dans ce pays, que l'on peut faire face aux importations de différentes espèces; quand à ce qui regarde la classe agricole, elle ne peut avoir d'autre moyen d'y parvenir, et cependant elle compose les neuf-dixièmes de notre population. Presque tout le capital en circulation dans le pays est employé pour l'amélioration de nos villes, tandis que l'on néglige la campagne. Quelque riche qu'un homme puisse être, il bâtit des maisons avec ses capitaux plutôt que de les employer à cultiver la terre, de manière à servir d'exemple aux autres. C'est par les efforts des hommes riches en Angleterre, que l'agriculture s'y améliore tous les jours. On y fait des expériences et l'on y montre l'exemple aux cultivateurs pratiques, à qui l'expérience donne les moyens d'adopter ces plans avec beaucoup moins de frais.

Il doit être satisfaisant pour les amis de l'agriculture dans tout l'univers, d'entendre parler des procédés de la Société Royale d'Agriculture Anglaise, à sa dernière assemblée. Il en devrait être ainsi particulièrement pour nous à qui c'est un exemple à suivre. Les hommes de tous les partis se sont réunis de la manière la plus cordiale à cette assemblée pour promouvoir les objets de la société. Le Comte de Carnarven a fait un excellent dis-

cours au dîner. Nous sommes fâché de ne pouvoir le reproduire en entier. Cependant, nous en extrayons ce qui suit :—

“ Les exhibitions dont vous venez d'être les témoins démontrent un étalage de pouvoir et de persévérance, mêlés d'inventions et de génie, comme vous n'en avez peut-être encore jamais vues ; en vérité, je doute beaucoup que l'histoire du monde ait jamais été témoin d'une exhibition, aussi pratiquement éprouvée que l'a été celle-ci. (*Grands applaudissemens.*) Vous savez tous que l'expérience des habitans des environs est extrêmement limitée et que tout le monde s'est imaginé que ses propres connaissances étaient les meilleures. Il est arrivé souvent que le compétiteur en s'en retournant chez lui désappointé, n'en a éprouvé que de plus grands avantages. Il a ressenti, pour la première fois, qu'on avait essayé avec succès d'autres moyens auxquels il n'avait pas songé de recourir auparavant. Il a examiné alors le sujet avec plus d'attention ; et peut-être qu'en succombant, il spéculait sur l'adoption de meilleurs plans à l'avenir. Il acquiert ainsi graduellement ces connaissances destinées à améliorer sa position, et à le placer dans cette estime à laquelle un cultivateur Anglais a droit de prétendre parmi ses compatriotes. (*Applaudissemens.*) Les agriculteurs Anglais, comme corps, n'ont besoin que d'une part plus considérable de ces connaissances variées, que la société répand comme un flot de lumière, et ne demandent que l'échange mutuel des idées entre les hommes pratiques et scientifiques, qui tend au bien général. Chaque amélioration introduite dans l'agriculture diminue les dépenses de la culture pour l'agriculteur, et ajoute ainsi non seulement à ses richesses, mais encore aux ressources de l'état. Quel est le meilleur ami du journalier ?

C'est le fermier Anglais, lui qui connaît que le travail habilement conduit, tend à la prospérité des deux, car la prospérité du cultivateur doit améliorer la condition du journalier, des services fidèles duquel dépendent les agriculteurs et toutes les autres classes de la société. Tous sont liés ensemble par un charme magique. (*Applaudissemens.*) Lorsque je viens à considérer l'effet d'un égoût complet, le prix de l'étude des différentes espèces de sols, et l'application judicieuse de leurs particularités à chacun, je suis convaincu que je traite d'un sujet dont on peut retirer de l'avantage. Tout en examinant les merveilles que l'on a accompli en fait d'agriculture dans les différentes parties de l'Angleterre, avec lesquelles je ne suis pour-

tant pas particulièrement familier, lorsque, sans aller plus loin que les côtes de Hampshire, je m'aperçois que le produit du bled a été prodigieusement augmenté en faisant usage de la marne, lorsque je vois les effets des égoûts pour augmenter la valeur de la terre, et lorsque je prends en considération cet esprit d'entreprise qui a épuisé tout l'univers en demandant du secours pour l'agriculture anglaise, lorsque cette entreprise a envoyé nos vaisseaux sur les côtes d'Afrique et les îles de la mer Pacifique pour en transporter les engrais accumulés pendant des siècles, je suis convaincu que nous possédons les moyens d'augmenter considérablement nos produits. Il y a, cependant, beaucoup à faire dans les différentes parties du pays ; il y a même maintenant des lieux où la pratique de houer les navets n'a pas encore été suivie. (*Ecoutez.*) Il existe encore un conflit entre les anciens modes de labourage et les principes du jour ; mais les Directeurs de cette société ont adopté la meilleure méthode pour dissiper les nuages qui ont plané si longtems sur l'agriculture nationale, en visitant avec succès chaque partie du pays, et en attirant par leur influence toute la longueur et profondeur de la terre. (*Applaudissemens.*) Il est cependant essentiel pour le succès complet de leur projet qu'ils mettent à contribution toutes leurs forces intellectuelles et physiques, sans lesquelles le corps agricole ne produira pas ces grands résultats auxquels j'ai fait allusion, et que j'anticipe avec confiance. J'ajouterai seulement, que mes espérances sont beaucoup augmentées, lorsque je considère le caractère moral élevé de ceux qui, dans ce pays, ont formé cette institution, (*Applaudissemens*) de ceux qui en sont à la tête, et qui vous conduisent à une conquête bien plus durable et bien plus précieuse que celles de la guerre. Je n'ai pas besoin de nommer ces messieurs, dont plusieurs sont maintenant autour de moi. Je n'ai pas besoin de nommer le noble Président et le noble Duc dans leur fauteuil, comme des exemples de ce haut caractère moral. (*Grands applaudissemens.*) Quoique cette société puisse n'être pas exempte de toutes les erreurs des institutions humaines, je pense qu'elle est sujette à moins d'inconvéniens que la plupart des autres sociétés. Dans cette institution on n'est point harrassé, par les différences d'opinions politiques ou personnelles ; toutes ses forces se dirigent uniquement, constamment et paisiblement vers ce grand objet de l'amélioration du sol, et conséquemment vers la condition améliorée de l'homme ; d'où j'espère et je pense sincèrement, que chaque année, en ajou-

tant à l'existence de cette société, augmentera ses forces, son utilité et sa popularité."

Nous devons également donner un extrait du discours du ministre de Prusse qui était au dîner, et qui fit les observations suivantes :—

"Permettez-moi de dire que durant toutes les années que j'ai demeuré ici, j'ai pris le plus profond intérêt aux progrès croissants de cette société. (*Écoutez, écoutez.*) Il est inutile alors d'expliquer toutes les raisons pour lesquelles j'ai pris ce profond intérêt ; car il est évident que la prospérité de l'agriculture anglaise avancera dans mon pays aussi bien que dans les autres les progrès de cette science. (*Écoutez, écoutez.*) Je dirai maintenant quelques mots sur l'intérêt général qui se rattache à la prospérité et aux opérations de votre société. Il y a plusieurs choses qui frappent à peine les étrangers qui ont visité ce pays pour la première fois, et qui s'efforcent de faire des recherches sur l'histoire de l'élévation et des progrès du pouvoir sans égal et de la grandeur de l'Angleterre ; mais je ne connais rien de plus frappant que ce que je vois maintenant autour de moi. Ce pays doit être béni et heureux pour longtemps, puisqu'il a le bonheur de posséder des nobles et des hommes d'état qui considèrent comme leur plus grand orgueil et leur plus vif plaisir d'employer leurs loisirs à améliorer l'agriculture et à avancer la prospérité des cultivateurs du sol (*Grands applaudissemens,*) qui, comme dans d'autres pays, ne se bornent pas à des palais fastueux et à la dissipation, mais se mêlent, tant publiquement que privément, des affaires actives de la vie. La manière dont le soldat, retiré dans ce pays, se sert de son sabre au lieu du soc de la charrue est un exemple de la plus haute admiration ; et les honneurs qu'il a acquis en cultivant le sol, ne sont ni moins glorieux, ni moins précieux pour son pays, que ceux qu'il a conquis sur le champ de bataille. (*Applaudissemens.*) J'ai été souvent frappé en lisant les détails de la cérémonie que l'Empereur exécutait comme le premier acte de son règne, et qui consistait à tourner la première motte de terre avec un soc de charrue doré ; c'est un acte digne du monarque d'un des plus grands empires du monde, et c'est un symbole magnifique de cette grande vérité que l'avancement de l'agriculture devrait être le premier soin et la sollicitude de tout gouvernement sage et judicieux. (*Grands Applaudissemens.*) N'est-ce pas un spectacle encourageant de voir une société comme celle-ci montrer un tel exemple à suivre au reste du monde ? un exemple que nous, en Prusse, qui sommes issus du

bon vieux sang Saxon, faisons tous nos efforts pour suivre. (*Applaudissemens.*) Nous nous réjouissons dans le tems de la paix, chez nous et aux coins de nos foyers domestiques ; et nous ne connaissons personne dont l'énergie physique et morale soit mieux calculée pour maintenir la paix que les agriculteurs."

Le discours de Lord Palmerston est si à propos que nous ne pouvons nous dispenser d'en insérer ici une partie :—

"La santé que je désire proposer est—"Prospérité à l'agriculture, aux manufactures et au commerce,"—les trois grands suppôts de la prospérité et du pouvoir de ce puissant empire. Ces trois branches sont inséparablement dépendantes les unes des autres, et liées ensemble. L'agriculture fut établie en premier lieu, au Berceau de l'Etat ; ce qui a donné de l'emploi au commerce et du commerce aux manufactures. L'agriculture s'est élevée de son état simple et primitif jusqu'à ce qu'elle ait assumé la position orgueilleuse et prééminente qu'elle occupe maintenant dans ce grand pays. (*Applaudissemens.*) Je crois pouvoir avancer qu'il n'y a aucun pays au monde, où ces trois grandes ressources de prospérité nationale se présentent sous un relief aussi fier et aussi prééminent. Notre commerce envoie nos vaisseaux marchands dans les parties les plus éloignées de la mer ; notre commerce vogue sur chaque vague qui bat sur les côtes les plus éloignées du globe habitable ; nos manufactures suppléent aux besoins et aux demandes de la plus grande partie du genre humain ; et ce même commerce avec nos manufactures ont accumulée ces richesses qui fournissent des ressources de développement à notre agriculture, sans lesquelles celles de la terre ne pourraient être entièrement développées, tandis qu'elles apportent au peuple de ce pays les productions des coins les plus éloignés du monde ; nos manufactures augmentent tous les jours l'émigration qui consomme les produits de notre agriculture, en augmentant par là la valeur de la terre, et couronnant de récompense l'industrie des cultivateurs du sol (*Applaudissemens.*) En un mot le commerce tient une position distinguée tant de l'agriculture que des manufactures, parce que les fonctions du commerce sont distributives et non créatives ; l'agriculture et les manufactures ont toutes deux des buts créatifs, elles diffèrent plus en nom et en degré qu'en réalité et en principe. Le fabricant et l'agriculteur ont tous deux enrôlé sous leur service les lois et les pouvoirs de la nature, et tous deux dépendent dans leurs efforts de l'habileté et de l'ingénuité du mécanicien. (*Applaudisse-*

mens.) Et j'oserais avancer que si un de ces agriculteurs qui ont vécu, il y a un siècle et demi, pouvait sortir aujourd'hui de sa tombe, et être témoin du magnifique étalage d'habileté mécanique que l'on peut voir dans les cours d'exhibition de cette ville, il serait difficile de le convaincre que les grands et dispendieux échantillons que l'on y a réunis en fait d'industrie humaine n'appartiennent point aux fabricateurs de différentes villes considérables, mais au contraire sont des instrumens d'agriculture. (*Ecoutez, écoutez.*) Quand un pays a eu le malheur de se voir obligé, soit pour défendre ses intérêts, ou pour venger son honneur, de prendre les armes et de s'engager dans les calamités de la guerre, on a toujours fini par enrégistrer dans les pages de l'histoire les triomphes et la gloire des armes Britanniques. (*Applaudissemens*). Ce résultat devra toujours être la conséquence de l'énergie invincible, et de la persévérance infatigable, des ressources du caractère national; mais j'espère que le jour n'est pas éloigné où tel sera notre sort infortuné, car c'est ainsi qu'il faut le considérer, quel qu'en soit le résultat; j'espère que le jour est éloigné où nous serons encore forcé, par les attaques des états étrangers, d'ajouter un chapitre de plus aux triomphes militaire et naval de la Grande-Bretagne. (*Applaudissemens*.) En attendant, continuons d'employer notre énergie nationale pour parvenir à cette distinction, qui est bien supérieure sous le rapport des avantages, et qui n'est inférieure en aucune manière sous le rapport de l'honneur, afin que nous puissions nous élever à une plus grande prééminence dans les arts de la paix; et, parmi les arts, qu'y a-t-il de plus digne d'être cultivé par un peuple fier et libre comme le notre, qu'une agriculture instructive et éclairée? Une agriculture instructive et éclairée est le meilleur fondement pour un caractère élevé, exalté, franc et national, et c'est la base la plus sûre d'une prospérité nationale permanente. L'objet pour lequel on a formée cette grande association nationale a été de le promouvoir; c'est là l'objet pour l'accomplissement duquel on a travaillé avec la persévérance la plus exemplaire et le succès le plus étonnant; et voilà pourquoi je puis avancer qu'il n'y a jamais eu d'association formée dans un grand empire qui méritât plus la considération et l'encouragement du reste de la société que celle-ci, et le sentiment d'amour-propre qui doit être partagé par tous ceux qui ont l'honneur d'y appartenir."

Ces discours donnent quelque idée de la manière dont l'agriculture est considérée par les hommes les plus remplis de talents et les mieux instruits des différentes nations.

MANIÈRE DE NOURRIR LES BESTIAUX:—Mr. Elsworth, dans son rapport annuel au Congrès, observe que le sujet de la nourriture économique des bestiaux mérite une attention particulière. Le tableau suivant présente la valeur relative de quelques uns des principaux articles de fourrage, tel que démontré par l'expérience :

100 lbs. de bon foin sont égales à—	
275 lbs. de bled vert,	
442 lbs. de paille de seigle,	
164 lbs. de paille d'avoine,	
153 lbs. de meulons de pois,	
201 lbs. de patates crues,	
175 lbs. de do. bouillies,	
332 lbs. de betteraves,	
504 lbs. de navets,	
105 lbs. de son de bled,	
109 lbs. de son de seigle,	
167 lbs. de menue paille de bled, pois et avoine,	
179 lbs. de seigle et d'orge,	
54 lbs. de seigle,	
64 lbs. de bled,	
59 lbs. d'avoine,	
45 lbs. de pois ou fèves,	
64 lbs. de bled sarrasin,	
57 lbs. de bled d'inde.	

16 lbs. de foin sont égales à 32 lbs. de patates; et 14 lbs. de patates bouillies souffriront une diminution de 8 lbs. de foin.

Un bœuf exige 2 par cent de foin par jour de sa pesanteur, lorsqu'il est vivant; s'il travaille, 2½ par cent. Une vache à lait, 3 par cent; un bœuf que l'on engraisse, 5 par cent d'abord, 4 par cent, quand il est à moitié gras, ou 4½ l'un portant l'autre. Les moutons, lorsqu'ils sont gros, 3½ par cent de foin, par jour.

MANIÈRE DE FAIRE LE FROMAGE AVEC DE LA CREME:—Prenez une pinte de crème très riche, un peu sûre, mettez la dans un linge de toile que vous attacherez le plus près de la crème que possible. Pendez le ensuite afin qu'il s'égoûte pendant deux jours, décrochez le, et versez le avec soin dans un linge propre, et pendez le pendant encore deux ou plusieurs jours, décrochez le ensuite et après avoir étendu un morceau de toile sur une assiette creuse à soupe, versez votre fromage dessus. Couvrez le avec votre toile; ayez soin de le tourner chaque jour sur un plat et un drap net jusqu'à ce qu'il soit fait; ce qui aura lieu au bout d'environ dix jours ou deux semaines, ou peut-être plus longtems, suivant la chaleur de la température. Répandez un

peu de sel sur le dehors, en le versant. S'il faut le faire en peu de tems, couvrez le avec du baume ou des feuilles d'ortie. La grandeur que l'on fait avec une pinte de crème est la plus convenable, mais si on veut en faire de plus grands, la chose est possible.—*Albany Cultivator*.

**MALADIE DES TRAYONS DANS LES VACHES :—** Une vieille recette pour cette maladie à laquelle la vache est sujette, est de frotter les parties affectées avec de la melasse, et nous savons qu'on en a fait usage dans plusieurs cas avec succès.—*Boston Cultivator*.

**ANGLETERRE :—**L'Angleterre est considérée, sans contredit, comme la première puissance navale et commerciale du monde. Elle commande pour ainsi dire sans bornes des vaisseaux et de l'argent, qui sont les deux grands élémens de sa supériorité en fait de service moderne. Son crédit public n'a jamais été plus élevé. Ses ressources sont étonnantes. Les revenus unis annuels du peuple sont estimés de £290,000,000 à £310,000,000, dont un peu plus que deux années paierait toute la dette nationale. Les épargnes accumulées peuvent à peine trouver de l'emploi. Dans le cours d'environ six années, 1,700 milles de chemin à vapeur ont été complétés au coût de £54,000,000. La longueur des canaux navigables en Angleterre excède 2,200 milles. La valeur des produits et des manufactures anglaises exportés annuellement s'est élevée, dans le cours des quinze dernières années, depuis environ £35,000,000 jusqu'à au-dessus de £50,000,000. En 1834 on consumma 35,127,000 lbs. de thé, 22,779,000 lbs. de tabac, 7,000,000 de gallons de vin, et 3,825,000 quintaux de sucre. Dans la même année on dépensa 39,814,000 minots de drèche, et 35,190,000 gallons d'esprit de la Jamaïque anglais. Le 1er. de Janvier 1831, le Royaume Uni possédait 21,983 vaisseaux, formant un tonnage de 2,724,104; au-dessus de 3,000,000 de tonneaux de cargaison laissent le port annuellement. Depuis 1820, au-dessus de £60,000,000 de capitaux anglais ont été investis dans les emprunts étrangers.

C'est à son système colonial que l'Angleterre doit toute sa grandeur. Elle a dépensé des sommes immenses pour défendre ces colonies, mais elles ont amélioré son commerce à un tel point que les dépenses en ont été amplement remboursées.—*Newburyport Herald*.

**POMMIER D'ÈVE.**—Le pommier d'Ève (kaduro-

gaha) est un arbre de grandeur moyenne, et on le trouve en abondance. Ses feuilles ont neuf pouces de long et trois de large, et environ vingt grosses fibres qui s'étendent de chaque côté de la branche du centre. Ses fruits pendent deux par deux au bout d'une longue branche. Les apparences en sont toutes particulières, formant une espèce de pomme, avec environ un tiers de coupé ou d'enlevé. C'est un *poison mortel*, et le lait qui s'en échappe est si acide, qu'une goutte tombant sur la main, causerait une ampoule. Le dehors est d'une couleur jaune légère, et l'intérieur est d'un cramoisi foncé. Il contient une grande quantité de petites graines noires, ressemblant aux pepins d'une pomme, et renfermés dans une quantité de fibres de couleur écarlate. J'ai compté cinquante huit de ces graines dans un seul fruit. Lorsqu'il est mûr, le fruit s'ouvre et les graines tombent, et le dehors se ride et reste néanmoins attaché à la branche pendant un tems considérable.—*Selkirk's Recollections of Ceylan*.

**MANIÈRE D'EMPECHER LES CHEVAUX D'ÊTRE INCOMMODÉS PAR LES MOUCHES :—**Prenez deux ou trois petites poignées de feuilles de noyer, sur lesquelles vous répandrez deux ou trois pintes d'eau froide; laissez les infuser pendant une nuit, et versez le tout, le lendemain matin, dans un canard, où vous le laisserez bouillir pendant une heure et un quart; lorsqu'il est refroidi, on peut s'en servir. Mouillez en une éponge, et avant que le cheval sorte de l'étable, frottez avec cette liqueur les parties qui sont les plus irritables. "Tout homme sensible" qui se sert d'un cheval pendant les chaleurs de l'été devrait lui procurer de l'aise au moyen de ce remède simple.

**MANIÈRE EFFICACE DE CONSERVER LES PELLETTERIES, &c. ET DE LES METTRE A L'ABRI DES RAVAGES DES MITTES :—**Lavez la peau des deux côtés avec un mélange de douze grains de sublimé corrosif dissout dans un demiar d'esprit de vin. Pour le faire dissoudre plus vite, on devrait réduire en poudre le sublimé corrosif et le piler dans un mortier de marbre. Si les mittes se sont logé dans les doublures de laine des manchons, on doit les remplacer par de nouvelle laine qui ait été bien imprégnée dans la composition ci-dessus. Le mélange est sans couleur, et ne fera aucun tort aux fourrures les plus délicates, aux plumes ou aux articles de laine d'aucune espèce. Le même mode de traitement est aussi efficace pour conserver les échantillons que l'on empaille en fait d'histoire naturelle.

**EMBELLISSEMENS RURAUX** :—J'ai dit et écrit beaucoup de choses à mes compatriotes sur la culture des fleurs, les ornemens de jardins et les embellissemens ruraux ; et j'aimerais à leur donner lecture d'une homélie sur ce sujet chaque jour de chaque année qui me reste à vivre, si cela pouvait les engager à le considérer avec une attention et un soin particuliers. Quand un homme me demande quel usage on peut faire des arbrisseaux et des fleurs, mon premier mouvement est toujours de regarder sous son chapeau afin de m'assurer de la grandeur de ses oreilles. C'est avec grand cœur que j'ai pitié de l'homme qui ne voit rien de bon dans le cours de la vie humaine que le lucre, ou les excès dans le boire et le manger.—*Colman's European Agriculture.*

REPONSE A DES QUESTIONS SUR L'AGRICULTURE.  
LUCERNE.

A L'EDITEUR DU MARK-LANE EXPRESS.

**MONSIEUR,**—En réponse au correspondant "*a Corn Miller,*" quand à la meilleure méthode de récolter de la bonne lucerne, je recommanderais la suivante:—Choisissez une pièce de terre sèche, soit qu'elle soit d'un sol un peu léger ou bien mêlé, mais non pierreux, fort ou argileux, et sans être disposé à un état humide ou spongieux, avec un terreau soit de sable ou de craie, ce dernier est préférable ; qu'on la nettoie parfaitement, surtout du chiendent, et qu'on la labore profondément ; mais si c'est sur un pied peu considérable, je conseillerais de la creuser avec la bêche, ou, ce qui est bien préférable, avec une fourche à carotte à quatre fourchons (des fourchons de seize pouces de long et qui soient un peu aplatis), en y introduisant du bon fumier pourri d'étable en quantité. Lorsque la terre est prête pour la semence, ouvrez les sillons avec une houe de 17 à 18 pouces séparément, et de pas plus qu'un pouce et demi ou deux de profondeur ; mettez ensuite la graine dans une bouteille à vin avec une ou deux plumes enfoncées dedans avec le bouchon (qui est coupé sur les côtés pour laisser entrer les plumes) ; ceci répandra la graine plus régulièrement qu'en le faisant avec la main dans les sillons que l'on râtele alors ; environ 24 lbs. de graine par arpent sont suffisantes, et on peut se les procurer chez Messrs. Gibbs à Londres, ou chez aucun autre marchand de graine respectable, à 11d. ou 1s. par lb.. Je considère le mois de mai comme le meilleur tems pour semer, mais si la terre n'est pas trop sèche pour que la graine y végète, ce sera aussi bien en aucun tems avant le milieu d'août ; si la terre au

contraire n'est pas parfaitement nette, remettez en la semence jusqu'au printems suivant, et sans y semer du bled. Le meilleur tems pour couper la première récolte de foin généralement est depuis le 20 jusqu'au 28 de mai, la seconde année après avoir semé ; (cette année elle a eu lieu quinze jours plus à bonne heure) et pour la seconde récolte, c'est lorsqu'il est en fleur ; on prend beaucoup plus de tems pour faire le foin que l'herbe, vu qu'il vaut mieux le retourner seulement que de le secouer, sans quoi on perd beaucoup de feuilles. La récolte doit être bien engraisée dans les mois de janvier, février, ou au commencement de mars, et la terre entre les sillons doit être tenue parfaitement libre des mauvaises herbes en les labourant avec la houe dans les tems secs, et ramassant l'herbe hors des sillons là où la houe pourrait couper un grand nombre de plantes. Je suis persuadé que le grand secret pour faire croître la lucerne consiste à la tenir nette, et lorsqu'on la tient ainsi, aucune récolte verte ne peut lui être comparée en valeur ; elle est de beaucoup supérieure à l'ivraie. J'ai maintenant une troisième récolte prête à être coupée ; elle a vingt six pouces de hauteur ; j'ai coupé du foin sur le même terrain il n'y a que cinq semaines seulement. Il ne faut pas se servir de chaux pour les engrais. Je suis porté à croire que le guano mêlé avec du fumier d'étable ferait bien l'affaire. Si la quantité que l'on a à engraisser excède un arpent, il faut alors se servir de la charrue et des sillons, dans ce cas on ne devrait pas l'introduire à plus de deux pouces de profondeur.

Je suis, monsieur, votre  
très-respectueux, &c.

16 Juillet.

WEST NORFOLK.

**LE PAIN A BON MARCHÉ ET LE COMMERCE EN ANGLETERRE** :—Les loyers ne pourraient soutenir la compétition étrangère qu'en diminuant les gages et les profits. Mais, soit que la perte des revenus tombe sur les seigneurs ou les journaliers, le commerce en Angleterre, ce grand intérêt qui devrait être protégé par dessus tous les autres, vu qu'il renferme en lui-même "la richesse des nations," souffrirait considérablement, si les quarante millions que l'on paie maintenant aux seigneurs cessaient de l'être plus longtems ; on ne peut estimer à moins de cent vingt millions le montant des pertes en fait de commerce, (en en suivant à la lettre les différentes modifications). En un mot la circulation de ces quarante millions forme des revenus commerciaux jusqu'au montant d'au moins cent vingt millions, qui doivent par conséquent se consommer avec les

revenus. Le commerce consiste à produire d'un côté, et à consommer de l'autre ; en sorte qu'il y aurait ici de perdu en fait de consommation cent vingt millions. Il faudrait abandonner une quantité égale de produit. Les revenus sont la base d'au moins un tiers du commerce du pays.—*Baring Kemp sur la science du commerce.*

**APPROVISIONNEMENT DE LA MARINE :—**On peut se former quelque idée des dépenses considérables de l'approvisionnement de la marine, d'après l'état ci-joint des provisions prises par l'Albion, de 90 canons, lors de son voyage à Gibraltar :—3,385 gallons de rhum, 1,000 lbs. de thé, 8,008 lbs. de sucre, 4,998 lbs. de chocolat, 1,900 lbs. de pois, 4,800 lbs. de lard, 2,290 lbs. de bœuf, 10,080 lbs. de fleur, 900 poches de pain, 89 gallons de vinaigre, et 619 lbs. de savon. La quantité d'animaux vivants et de provisions fraîches, volailles, &c. était en proportion :—*Cork Examiner.*

**JARDINS DE LA CHINE :—**Les jardins chinois sont d'un genre particulier et différent entièrement des nôtres dans la manière dont ils sont distribués ; quoique les soins qu'on en prend surpassent tout ce dont on peut se former aucune idée. On se donne le plus grand trouble pour faire prendre une tournure convenable à chaque branche, souvent même à chaque feuille d'arbre ou d'arbrisseau ; et on peut voir les jardiniers assis constamment à côté des plantes, et occupés à les lier et à les émonder, afin de leur donner la forme qu'ils désirent. La production des variétés et le contraste des couleurs sont l'objet principal des jardiniers chinois qui cultivent les fleurs. Etrangers au raffinement et aux tendres émotions, les chinois n'ont aucun goût pour le plaisir pur et tranquille qu'apportent les parfums des fleurs odoriférantes. Ce n'est que dans les couleurs brillantes, et par un goût merveilleux pour faire développer les différentes plantes, que les jardiniers chinois se distinguent. Des allées longues et droites passent à travers leurs jardins, et sont bordées par de petits arbres d'une même espèce. Ils cultivent avec assiduité les citronniers et le fruit du *citrus decumana*, (espèce d'orange) non seulement pour l'ornement des jardins, mais encore pour l'usage des citrons chinois confits que l'on connaît bien. Ils se servent en partie pour ce but des plus petits fruits, qui ont trois ou quatre pouces de long, et qu'ils font l'espèce des *citrus decumana*, et ont assez souvent bouillir dans du sucre raffiné. Les fruits les plus gros et pour ainsi dire d'une forme monstre sont de

de dix à onze pouces de long, tandis que les différentes branches s'étendent une à une dans toutes les directions. Dans les jardins, ces fruits difformes, aussi bien que les oranges douces dont on plante des terrains entiers, ont une belle apparence, vu qu'ils ne forment aucun tronc, mais s'étendent au contraire en branches. On voit des bordures entières complantées de *camellia japonica*, (rose japonaise) et d'autres de *coxcombs* dont quelques uns avec des fleurs blanches, d'autres avec des fleurs jaunes ou rouges.—*Captain Piddings's Olio and Tea Table Talk.*

**MANIÈRE DE TRANSPLANTER LES ARBRES FRUITIERS :—**Le Capt. Josiah Lovett, de Beverly, Mass., plante ses arbres fruitiers entre le 20 d'Août et le dernier de Septembre, immédiatement après que la crue du bois est finie. Il coupe toutes les feuilles avant de les transporter, avec une paire de ciseaux bien affilés, et il lève ensuite l'arbre le matin, lorsque le ciel est pur, et place les racines dans une cuve de savonnage jusque dans l'après-midi, ensuite il le replante. Il greffe aussi en automne, (sans dire en quel temps) pour avoir du fruit pour l'année suivante.—*Hovey's Magazine.*

**MALADIES DES VOLAILLES :—**Le remède commun pour les bailllements est d'enlever toute la membrane avec les ongles, et de frotter ensuite la langue avec du beurre et du miel. En disséquant après la mort, l'on a cependant trouvé dans la trachée-artère quelques petits vers rouges de différentes grandeurs ; on peut les ôter avec sûreté et facilité de la manière suivante :—Que celui qui opère prenne d'une poule ou d'un pigeon une plume qui soit petite mais fermée, et qu'il en ôte la queue, excepté à environ un pouce et demi du bout, suivant la grandeur du poulet, en la mouillant un peu à l'extrémité de la pointe. Il faut ensuite placer ceci dans le bec du poulet, et aussitôt qu'il respire, l'introduire dans la trachée-artère et la pousser doucement en la tournant ; par ce moyen quelques uns des vers s'attacheront à la plume, et d'autres se détacheront, de manière à ce que le poulet les éternuera et les jettera hors de son bec.

**HERBES :—**On devrait couper l'herbe et la faire sécher à l'ombre, lorsque les fleurs sont en pleine maturité, et lorsqu'elles sont complètement soignées, les placer dans des sacs de papier serré, afin d'en conserver le principe aromatique qui leur est particulier. Un grand nombre de plantes perdent, par cette négligence, leur efficacité et leur



saveur, lorsqu'on s'en sert.—*American Agriculturist*.

**ROUILLE DANS LE BLE :**—Mr. William Messie, dans une communication publiée dans le *Northern Planter*, dit :—“ Le bled semé sur la terre où l'on se sert fréquemment de gypse, est certainement plus sujet à la rouille, que là où l'on ne s'en sert point.” Est-ce que cette observation serait confirmée par celle d'autres individus ?

**CREVASSES DANS LES BESTIAUX :**—Quelques applications de forte saumure détruiraient immédiatement les crevasses dans les bestiaux, quelque avancé qu'elles soient ; après quoi l'animal se portera mieux, et lorsque viendra le tems de le tuer, on verra que la peau et la carcasse sont d'une bien grande valeur.

Nous publions la correspondance ci-dessous qui, nous en sommes certain, ne pourra manquer d'intéresser nos lecteurs, et nous remercions sincèrement notre aimable correspondant pour ses utiles renseignements sur l'état de nos récoltes, dans certaine partie de la province.

MONSIEUR,

Comme ce n'est que par les différentes communications que vous pouvez vous former une idée de nos récoltes, je prends la liberté de vous adresser celle-ci dont vous pourrez tirer en substance ce qui conviendra à votre excellent journal.

La récolte de patates paraît entièrement manquée dans nos environs ; toutes les paroisses dont j'ai pu avoir quelques informations se plaignent également. Un grand nombre d'habitans ne trouvent pas à propos de les tirer du champ, et y mettent leurs animaux à l'abandon. Quelques uns qui avaient choisi les meilleures pour les encaver, ont été obligés de les jeter dehors à cause de la puanteur qu'elles exhalaient. Il y a eu des pluies presque consécutives dans le mois d'aout ; le 2 septembre il y a eu de gros orages accompagnés de tonnerre ; le 3, le tems était clair et il faisait un vent d'ouest qui ne paraissait point glacial, cependant on sentait un certain piquement sur le visage et les mains ; le matin les feuilles et patates étaient encore dans toute leur verdure, vers les 9 heures elles commençaient à s'abattre, le midi, on ne voyait plus que les cotons qui le soir étaient déjà tout noirs ; ils avaient plus l'air d'être pourris sous un tas de fumier que d'être attaqués par la gelée. Je suis porté à croire que c'est ce vent qui a passé comme une peste sur les patates, d'autant plus que celles qui étaient à l'abri de ce

vent, comme auprès des forêts, sont bien moins endommagées. On en donne pour exemple les champs de patates dans les bois de Rawdon. En 1832, année à jamais mémorable par les ravages du choléra, un vent à peu près semblable fit périr les épinettes dans plusieurs localités il est donc probable qu'il y a des airs contagieux qui peuvent être poison pour certaines plantes, ou quelques espèces d'arbres, et qu'il est hors de la portée de l'homme de pouvoir y remédier.

Le bled-froment est aussi entièrement perdu dans nos endroits pour cette année ; la rouille l'avait d'abord détérioré, ensuite les pluies incessantes du mois d'aout ont fini par lui faire jeter par le germage le reste d'amende qu'il pouvait encore avoir. Le petit bled s'est mieux soutenu, ce qui donnera aux cultivateurs la confiance de lui préférer à l'autre. L'avoine est bonne en général, l'orge et les pois sont comme dans les années communes.

J'ai oublié de vous dire que les baies *ou grelots* de patates, étant aussi attaquées, il serait difficile de s'en servir pour renouveler la semence ; cependant si on pouvait sauver les petites graines qui sont dedans, en les retirant, et les faisant sécher, on prévient peut-être une grande calamité, surtout si la contagion sur cette précieuse denrée est épidémique dans notre affligé Canada. Sur 200 minots de patates, je n'ai pu en recueillir que quatre, et encore il n'est pas certain si elle se conserveront pour la semence.

J. M. B.

St. E.....

## Le Journal d'Agriculture Canadien.

MONTRÉAL, OCTOBRE, 1844.

On a cultivé le bled en général dans presque toutes les différentes espèces de terres en Canada, mais celles qui sont les plus propres sont celles qui sont plus ou moins argileuses. Le bled convient tellement à ces terres, qu'on les appelle généralement en Angleterre des terres à bled. Les terres plus légères conviennent mieux à d'autres espèces de grain, et c'est une erreur dans la pratique que de semer du bled sur des terres qui conviennent mieux à d'autres grains. En Angleterre, il y a une règle générale applicable à tous les cas dans lesquels on sème du bled, c'est que la terre doit être dans le meilleur état possible, relativement au labourage, à la propreté et à la fertilité. Le bled étant un des grains les plus précieux, il faut plus de soin que les autres grains pour le faire produire. On considère que c'est une erreur en fait d'agriculture que de se

mer du grain sur une terre qui n'est pas en ordre, ou qui est beaucoup épuisée; mais cette erreur est plus considérable et plus nuisible pour le bled que pour toutes autres espèces de grains. C'est une grande erreur que celle de négliger de préparer la terre pour le bled, et de semer d'autre grain dans une terre qui n'est pas dans un état propre à le laisser pousser jusqu'à maturité. Il y a la dépense d'un labourage défectueux, la perte de la terre, de la graine, de la moisson, et rien qui indemnise de tout cela à cause de l'état où se trouve la terre pour produire une bonne récolte. Si ce pays n'était pas très favorable au bled, nous pourrions rarement nous attendre à y voir de bonnes récoltes d'après la manière dont on cultive en général. Le labourage d'été de nos terres fortes serait le mode le plus propre de culture pour le bled, soit qu'on le sème en automne ou au printemps. Là où l'on prépare maintenant des labourages d'été pour le bled ou pour l'orge le printemps suivant, ainsi que là où l'on laboure d'aucune autre manière la terre pour les semences du printemps, on devrait la sillonner soigneusement, de manière à ce que l'humidité en disparaisse complètement aussitôt après les neiges. Ceci est très essentiel dans tous les cas, car, sans cela, on ne peut s'attendre à de bonnes récoltes. Après que la terre a reçu le dernier labourage d'automne, on devrait faire passer la charrue commune avec un cheval le long de chaque sillon ouvert, et ensuite le long des sillons ouverts des terres supérieures et l'on devrait tirer de semblables sillons dans les endroits du champ où l'eau pourrait rester et croupir. Une personne devrait alors suivre avec une bêche, pour nettoyer les sillons ouverts des terres supérieures jusqu'à la profondeur nécessaire; pour faire des canaux sur le haut des terres jusqu'au fossé, lorsqu'il est nécessaire, pour nettoyer les sillons de travers, afin de permettre à l'eau d'y passer: et pour intersecter les sillons ouverts d'en haut avec ces sillons de travers, et les sillons des terres supérieures.

Les principaux égoûts doivent par conséquent être mis en bon ordre pour recevoir et charroyer toute l'eau des sillons des terres, sans quoi on ne pourra retirer aucun bien de tout ce travail. Il faut plus d'attention pour égoûter que pour aucune autre opération d'agriculture.

Nous copions l'extrait suivant d'une lettre sur l'agriculture canadienne, écrite par un voyageur Américain, et nous le regardons comme parfaitement correct. Nous avons suggéré à différentes reprises l'adoption de la mesure qui, d'après ce

qu'en dit cet écrivain, est nécessaire pour avancer l'amélioration et assurer la prospérité de l'Agriculture Canadienne, mais tous nos efforts ont été jusqu'ici inutiles, pour cette seule raison, que ceux qui ont eu jusqu'à présent en main l'administration de nos affaires, pendant plusieurs années passées, à quelque parti qu'ils appartenissent, n'ont jamais pris aucun intérêt dans la prospérité de l'agriculture, parce qu'ils n'ont pu voir aucun profit direct qui dût leur revenir du trouble qu'ils auraient pu se donner à cet égard. Cette lettre prétend que nos publications agricoles doivent être mieux conduites et plus encouragées. Certainement qu'elles pourraient être mieux conduites si elles étaient plus encouragées; mais pour ce qui nous regarde personnellement, nous n'avons pas grand courage à écrire ni de grandes dispositions à perdre notre temps et notre argent, en recevant des renseignements utiles pour notre journal, lorsque nous savons que nous serons en perte de deux ou trois cent louis cette année par cette publication. Nous avons également encouru la dépense de traduire notre Journal dans la langue française, et, malgré tout cela, nous avons à nous plaindre de n'être encouragé que très peu sous le rapport des abonnés. Nous avons offert nos colonnes à tous ceux qui croiraient pouvoir donner des renseignements utiles aux cultivateurs, et certainement ce n'était pas trop que de nous attendre à ce que tout cultivateur qui put donner de tels renseignements le fit. Refuser de donner des renseignements serait, pour en dire le moins, manquer de générosité; nous oserions même dire, que c'est injuste, parce que nos cultivateurs pratiques les plus instruits ont acquis la plus grande partie de leur capacité par les expériences et les publications des autres. Ce n'est pas par l'instinct naturel que les hommes deviendront de bons cultivateurs, mais en examinant et en lisant, ainsi que par d'autres moyens, qui leurs donnent occasion de devenir de meilleurs cultivateurs, que ceux qui n'ont pas ces avantages. Si les publications agricoles ont produit tant de bien dans d'autres pays, pourquoi n'en feraient-elles pas autant ici, si elles étaient soutenues d'une manière convenable? Si ceux qui se considèrent à la tête de leur profession comme cultivateurs, étaient obligés d'aider un journal d'Agriculture, de venir de l'avant et de suggérer les expériences qu'ils auraient faites, nous aurions infiniment plus de confiance dans nos propres efforts. Ceci encouragerait l'Editeur d'un Journal et serait à l'avantage du public. La jalousie et l'égoïsme conduisent tout en Canada, et tant que le principe du vrai patriotisme ne sera pa

plus généralement goûté et mieux entendu, c'est en vain que nous nous attendrions à aucun progrès dans l'amélioration générale et permanente de l'agriculture Canadienne ou dans la prospérité de la classe agricole.

#### AGRICULTURE EN CANADA.

*Du New Genesee Farmer pour le mois de Septembre.*

Nous avons passé une semaine en Canada dans le mois dernier, en partie à Toronto et dans le voisinage. Nous avons eu occasion de faire un voyage dans une grande partie du Haut Canada, tous les ans pendant les 7 à 8 dernières années, et nous avons examiné les progrès ou plutôt le *manque de progrès* des améliorations, avec un vif intérêt. Nous sommes surpris qu'avec le grand nombre d'agriculteurs intelligents Anglais et Ecosseis dans la Province, et le noble exemple de l'Angleterre, de l'Ecosse et des Etats-Unis devant eux, joint au patronage libéral du Gouvernement envers les Sociétés agricoles, on ait fait en général si peu d'améliorations parmi les cultivateurs; et s'ils veulent bien excuser la liberté que nous prenons, nous ferons mention d'une ou de deux choses qu'il sera nécessaire de réaliser suivant nous, avant que l'on puisse faire beaucoup de progrès.

Il devrait y avoir en premier lieu une Société Centrale d'Agriculture Provinciale, dont toutes les autres devraient être auxiliaires, et par le canal de laquelle on pourrait établir un système de correspondance et publier et faire circuler des rapports et des essais, de manière à ce que les sociétés de district et de comté dans la province, pussent être mises au courant des opérations les unes des autres, et que les améliorations et découvertes fussent connues de tout le monde. Ceci concentrerait et unirait bientôt toutes les forces et les talents de la Province, et la cause de l'agriculture ferait de suite des progrès.

En second lieu, on doit faire de plus grands efforts pour faire circuler les nouvelles au moyen de journaux d'agriculture rédigés *avec esprit* et d'une *manière intéressante*; et pour accomplir cet objet on doit mieux régler et mieux soutenir ces papiers. Les écrivains doivent habiter, ou voyager beaucoup parmi les lecteurs, et diriger leurs observations vers leur état et leur pratique, au lieu de faire des extraits des essais et des publications étrangères, comme c'est trop souvent l'usage.

#### RAPPORT D'AGRICULTURE POUR LE MOIS DE SEPTEMBRE.

Lors de la date de notre dernier rapport, le 31 Août, nous ne connaissions pas parfaitement l'état de la récolte de bled, mais nous avons appris depuis qu'elle a soufferte beaucoup de dommage par la rouille et par les germes; et l'on s'est assuré depuis d'une grande quantité de bon bled. Le dernier dommage a été causé avant et après qu'il a

été coupé, en conséquence de la grande humidité de la saison. Ce n'est pas la grande quantité de pluie qui a dû causer ce dommage, mais sa continuation, en tenant les récoltes constamment humides. Nous avons, cependant, la consolation d'apprendre qu'il y a une grande quantité de bled qui, quoiqu'il ait été semé tard, ne sera pas beaucoup endommagé par la rouille, et il y a maintenant assez de ce bled dans le pays pour fournir de la graine à tout le Bas-Canada. Nous engagerons encore fortement ceux qui ont de ce bled à le garder exclusivement pour la semence. Il peut se faire que quelques cultivateurs ne trouvent pas convenable de garder leur bled jusqu'au printemps, mais il y a certainement dans Montréal et Québec des marchands qui ont assez d'esprit d'entreprise publique pour acheter ce bled, et le garder pour le revendre aux semences du printemps. Cet objet est d'une plus grande conséquence qu'on ne se l'imagine généralement. Il est d'une grande importance de savoir si ce pays produira du bled ou non, si le cultivateur sera capable de récolter une bonne moisson de bled pour sa terre et pour ses travaux, ou bien s'il verra son travail, sa semence, et sa terre perdus, par les ravages de la mouche à bled, ou par le fléau destructeur de la rouille. L'orge était tout engrangé lors de notre dernier rapport. L'avoine a souffert un peu de la rouille, surtout celle qui a été semée trop tard, celle qui a été semée de bonne heure est très bonne. Les pois ont été endommagés avant et après qu'ils ont été coupés, par suite de l'humidité constante, précisément à l'époque de la moisson et au tems où ils ont commencé à mûrir. Nous espérons que le dommage n'est pas considérable, quoique nous ayons lieu de le craindre. Les pois devraient indemniser tant le cultivateur, que le marchand, pour les exporter, vu qu'ils ont toujours un prix raisonnable en Angleterre. Le bled d'inde s'est beaucoup amélioré pendant le mois d'Août et le commencement de Septembre, mais il nous est impossible de dire s'il arrivera à un état parfait de maturité. La récolte des patates a subi de grands dommages par suite d'une nouvelle maladie qui ressemble beaucoup à la putréfaction des graines. Cette maladie paraît avoir affecté la récolte en terre précisément de la même manière que la putréfaction des patates dans le caveau, ou celle de la graine après qu'elle a été semée. Elle est également contagieuse dans toutes sortes de terre, mais non dans toutes espèces de patates, les différentes espèces blanches et rouges étant les plus endommagées. Nous ne pouvons rendre un compte satisfaisant de cette maladie, excepté

qu'elle provienne de ce que la récolte est généralement surabondante, ou qu'elle soit causée par l'humidité ou la chaleur continuelle, dans le mois d'Août. Ces causes pourraient avoir occasionné dans les plantes une mollesse et des dispositions à dépérir. Quel qu'en soit la cause, il ne peut y avoir aucun doute qu'une grande partie de la récolte des patates est perdue dans le District de Montréal, et que cette perte sera sévèrement ressentie tant par les cultivateurs que par ceux qui les encouragent. Nous croyons qu'il est grandement nécessaire de se procurer un nouvel assortiment de patates, qui ne soient pas si sujettes à la maladie, soit dans le caveau ou dans le champ. Nous suggérerions en outre l'utilité qu'il y aurait de ne pas appliquer une trop grande quantité de fumier aux sillons pour les patates. Nous concevons que dans une année telle que celle-ci, cela ne manquerait pas de faire du dommage, en produisant une récolte trop abondante et un degré trop considérable de chaleur pour les patates nouvelles dans leur état mou. Nous sommes sûr qu'il serait avantageux d'engraisser dans l'automne les terres destinées aux patates; l'engrais serait bien mieux partagé dans la terre, et cela vaudrait mieux sous tous les rapports. Il pourrait se faire que ça ne produirait pas une aussi forte récolte, mais nous sommes persuadé que les produits en seraient bien plus sains et d'une meilleure qualité. C'est l'opinion de quelques uns des premiers agriculteurs que, lorsque le produit d'un arpent de patates excède deux cent minots, la plus grande partie de ce qui reste n'est rien autre chose que de l'air et de l'eau. Il ne peut y avoir aucun doute qu'une récolte de deux cent minots par arpent sera préférable comme nourriture. On ne considère pas suffisamment cette circonstance, et les cultivateurs s'occupent plus d'avoir une grande récolte de patates que d'en avoir de bonnes pour la table. L'engrais, souvent appliqué par petites quantités, sera plus avantageux au bout d'un certain nombre d'années qu'une plus grande quantité appliquée tout à la fois; et toutes les récoltes de différentes espèces qui en proviendraient, seraient bien plus saines et d'une meilleure qualité. Le mois de Septembre depuis le 3 jusqu'à la fin a été aussi beau qu'on pouvait le désirer, et a procuré plus d'une occasion de couper et d'entrer tout le bled récemment semé, l'avoine, le sarrasin et une partie du foin qui n'avait pas été engrangé auparavant. La récolte de foin cette année a été, proportion gardée, fortement endommagée par la maladie, et est en conséquence généralement mauvaise et détériorée dans sa qualité. Les prix du marché

sont bas, mais nous pensons que le bon foin se vendra beaucoup plus cher à la fin de l'hiver et au commencement du printemps. La paille a été considérablement endommagée par la rouille et l'humidité après la coupe, de manière à ce qu'elle ne vaut pas autant pour les bestiaux; ce qui augmentera la consommation du foin et la demande qu'on en fera au marché. La perte d'une si grande quantité de la récolte des patates aura aussi quelque influence sur la consommation et le prix du foin. Les pâturages sont bons, vu qu'ils n'ont pas été détériorés par une sécheresse extraordinaire pendant l'été dernier. Nous voyons avec peine que le prix extrêmement réduit du bœuf salé sur les marchés de Montréal ne donne pas beaucoup d'encouragement au cultivateur pour engraisser les bestiaux et faire du bon bœuf pour l'exportation; nous sommes, cependant, d'opinion que cette réduction de prix doit être la conséquence de la qualité inférieure du bœuf. Si le bœuf était d'une bonne qualité il se vendrait à un prix raisonnable pour l'exportation, vu que les prix en Angleterre donneraient un encouragement suffisant au marchand ici pour exporter du bœuf d'une bonne qualité. Notre bœuf doit être d'une bonne qualité, si nous espérons en retirer du profit du cultivateur ou du marchand pour l'exportation. Avec de bons bestiaux d'une grosseur ordinaire et de bons pâturages, chose que nous pouvons nous procurer, nous sommes sûr d'avoir du bon bœuf; il suffit de faire attention à toutes ces choses, car nous avons tous les matériaux nécessaires à notre disposition. Nous regrettons de dire qu'il n'y a pas suivant nous de pays sur terre, dont les avantages naturels soient plus négligés qu'en Canada; les habitants ne retirent pas de ces avantages la moitié du profit qu'ils devraient avoir. La prospérité du pays ne devrait pas souffrir, de ce que notre bled est sujet à être détruit par la mouche, parce que nous avons un remède, en semant différentes espèces de bleds qui peuvent résister aux ravages de la mouche, ou que l'on peut mettre en terre à des époques convenables pour échapper aux ravages en question. On est parvenu à s'assurer qu'avec de l'attention et des soins, on peut semer le bled avec succès en Canada.

Il nous est arrivé un autre fléau dans la putréfaction partielle de la récolte de patate. Nous sommes satisfait que ce n'est qu'un événement temporaire ou accidentel, auquel on pourra remédier une autre année à force de soins et d'industrie. Nous avons besoin de nouvelles espèces de patates, et on devrait les importer avant le printemps pro-

chain, si c'est possible, vu que nous craignons beaucoup qu'on ne puisse s'en rapporter à la graine qui provient de la récolte attaquée de maladie, mais nous ne pouvons maintenant rien dire de positif à ce sujet. Nous prendrons la liberté d'observer au sujet de la putréfaction dans la récolte des patates, que nous avons examiné avec soin les tiges ou vignes, et les tubes qui pourrissaient, et nous y avons trouvé des vers, ou une espèce de chenille dans la tige près de l'endroit où elle est attachée aux tubes ou aux patates; nous avons aussi trouvé des vers de la même espèce dans la partie attaquée des patates, et de petites punaises qui paraissent s'être introduites en dedans. Nous ne pouvons dire, cependant, si cette vermine est la cause de la putréfaction dans les patates, ou si elle est produite par la putréfaction. Le dépérissement subit des tiges ou des vignes, sans gelée, indique quelque cause extraordinaire, et il est très possible que l'humidité et la chaleur de la saison aient produit cette vermine qui cause le dépérissement de la tige et la putréfaction de la patate; mais il est également possible que la vermine ait été produite par le dépérissement de la tige et la putréfaction des tubes. Nous ne les avons pas examinés assez à bonne heure après que nous nous fussions aperçus du dépérissement et de la putréfaction, pour pouvoir former une idée exacte sur le sujet dont il s'agit ici.

Nous avons vu par nos papiers d'échange, que la maladie dans les patates existe dans les Etats-Unis, au même point que chez nous, et qu'elle s'est fait sentir là dans la saison dernière. Nous croyons que la meilleure méthode est de laisser les patates en terre jusqu'à ce tems. Celles qui sont affectées de la maladie doivent être maintenant toutes pourries, et peuvent être éloignées de celles qui sont saines, et ces dernières se conserveront bien mieux jusqu'à ce tems, dans la terre glaise que dans le caveau. On devrait prendre quelque mesure cette automne pour se pourvoir de graines pour le printemps. On pourrait les importer dans la saison convenable, et donner des ordres pour en faire venir de différentes espèces.

Côte St. Paul, 30 Sept. 1844.

Nous avons souvent suggéré la nécessité d'un règlement de la cité pour obliger à fermer le marché aux foin, vers deux ou trois heures de l'après-midi, et pour faire mettre à couvert dans une cour bâtie à cet effet tout le foin qui ne serait point vendu à cette heure, jusqu'au lendemain. Ceci serait d'un grand avantage pour le cultivateur et sauverait beaucoup de tems, ainsi que de dommage aux hommes et

aux chevaux. Nous ne voyons pas pourquoi ce règlement n'a pas été adopté longtems avant aujourd'hui. Personne ne peut avoir d'intérêt à perdre son tems et à faire du tort à ses animaux, comme ça doit être la conséquence inévitable du système actuel. Les acheteurs et vendeurs de foin pourraient tout aussi bien terminer leurs marchés avant deux heures comme après. Un homme qui ne vend point son foin avant l'approche de la nuit, comme la chose arrive souvent, peut avoir de dix à trente milles à faire pour aller chez lui, ce qui est un inconvénient que l'on ressent souvent; en un mot, c'est une incommodité très nuisible aux cultivateurs qui demeurent à quelques milles du marché. A Londres, c'est la coutume dans quelques uns des marchés pour le cultivateur de donner son foin à un encanteur pour le vendre à sa place. La charrette ou waggon du cultivateur est construite de manière à pouvoir porter du fumier aussi bien que du foin, et lorsqu'il emporte un voyage de foin au marché, il le laisse aux soins de l'encanteur, à couvert sous une remise ou tente goudronnée, emmène ses chevaux, les attèle à une charrette ou waggon vide, qu'il a en ville depuis le jour précédent, et emporte avec lui un voyage de fumier; en sorte qu'il ne perd point de tems, et tout se fait comme les autres affaires. Le jour de marché suivant, il retourne avec une charge de foin, qu'il laisse aux soins de l'encanteur, et emmène la voiture vide comme auparavant. Le foin étant couvert, ne souffre aucun dommage tant qu'il est au marché ou lorsqu'il s'y rend. La charge est généralement de 36 bottes, pesant 56 lb. chaque ou dix-huit quintaux. On pourrait établir les mêmes réglemens ici, en permettant cependant aux cultivateurs de disposer de leur foin, s'ils désiraient en agir ainsi, tout en permettant à un encanteur d'agir pour quiconque lui donnerait du foin à vendre, comme au marché de Londres. L'encanteur devrait sans doute avoir un ou plusieurs chevaux pour transporter le foin aux acheteurs. Nous croyons que ces réglemens seraient également utiles à l'acheteur et au vendeur, et ce serait un moyen bien plus honorable de transiger les affaires. Les chevaux que l'on envoie au marché sous le système actuel sont tellement ruinés par l'usage que l'on en fait à des heures avancées, après être restés tout le jour au marché, qu'ils deviennent bientôt de très peu de valeur, particulièrement s'ils sont sous les soins d'hommes à gages. Si le marché se fermait à un certain tems, les hommes n'auraient aucune excuse pour rester trop longtems dehors. Nous recommandons ce sujet aux autorités de la Cité, et nous croyons

que les cultivateurs ont droit à ce qu'on prenne leurs intérêts et à ce que l'on fasse des réglemens qui soient convenables et utiles à toutes les parties.

Il serait beaucoup plus honorable et plus avantageux aux cultivateurs que les autres produits comme le foin fussent vendus par un encanteur ou qu'il y eut des maisons publiques en ville pour recevoir les produits en gros du cultivateur, et pour en disposer avec une commission raisonnable ou avec un profit pour la personne qui le vendrait. Ceci serait pour ainsi dire le meilleur moyen de vendre les végétaux, les laits et quelques autres produits, laissant toujours au cultivateur qui le désirerait la faculté de vendre ses propres produits. Le tems précieux que l'on perd avec ses animaux aux marchés, est une perte plus sérieuse qu'on ne s'imagine. Si l'on calculait le nombre d'hommes et de chevaux qui restent sur nos marchés pendant la semaine, ce calcul absorberait une grande partie du montant de la vente. On pourrait éviter toutes ces pertes avec de meilleures règles. Le tems des cultivateurs devrait être aussi précieux que celui des autres classes. Il arrive souvent suivant nous que le cultivateur perd toute une journée et plus avec son cheval, pour vendre la valeur de quelques chelins, et cet homme a peut-être une ferme, un assortiment de bestiaux, &c. qui valent plusieurs centaines de louis. Tout notre système est défectueux, et exige de grandes améliorations sous tous les rapports. Cependant nous ne pouvons que mentionner la chose, vu qu'il n'est pas en notre pouvoir de faire d'avantage. Les habitans des villes peuvent gagner quelque chose au moyen du système existant des ventes des colporteurs, mais nous sommes certain que le pays perd généralement beaucoup par ce système. Il est à regretter que les hommes les plus instruits ne veulent pas consacrer les bienfaits de leurs connaissances à cet égard pour avancer la prospérité de la société à laquelle ils appartiennent, surtout quand ils pourraient le faire sans se faire du tort à eux-mêmes. Nous savons que les profits de l'agriculture sont perdus en grande partie par suite des raisons que nous avons mentionné dans cet article; assurément qu'une partie de cette perte pour les cultivateurs fait la fortune des autres, quoique ce soit une perte pour le pays en général.

Nous avons vu quelques-uns des instrumens d'agriculture les plus utiles chez Mr. Hearle, rue Notre Dame, près de l'Eglise des Récollets, de l'autre côté, et qui lui ont été envoyés par le fabricant, Mr. Hall, de Cambridge, en Angleterre. Ils sont de différentes grandeurs, bien commodes

pour arracher de petits arbustes avec les racines, les chardons et autres mauvaises herbes. On les appelle *chèvre*, ou *décrottoir et arracheur de mauvaises herbes*, et ils sont très commodes pour cela. Nous recommanderions aux cultivateurs d'aller voir Mr. Hearle, et d'en juger eux-mêmes, ce qui vaudra beaucoup mieux qu'aucune description que nous pourrions en donner. Ils se vendent à un prix modéré, suivant leur grandeur. Nous désirerions qu'on importât ici beaucoup plus d'instrumens d'agriculture anglais, surtout ceux qui seraient les plus utiles dans ce pays.

Nous croyons qu'il est un peu singulier que nos lois ou réglemens en Canada, permettent la libre importation des produits étrangers pour le soutien des troupes de sa Majesté ici, tandis que les autres classes n'ont pas le même privilège. Le grand vice de ce système est qu'il donne une grande latitude pour faire la contrebande, sous prétexte de fournir aux troupes, ce qui est un très grand mal. C'est une inconsistance suivant nous que le gouvernement soit le seul marchand exempt d'impôt, lorsque les troupes sont payées à même le fonds général de la Province, auquel nous Canadiens contribuons en proportion de nos moyens. Nous contribuons au revenu en autant que nous achetons et payons pour les marchandises anglaises qui nous viennent chargées de tout le coût des productions, y compris le revenu anglais.

On dit que le guano ne fait pas grand bien aux récoltes dans une saison très sèche, mais en le dissolvant dans huit portions d'eau, et en l'appliquant ainsi aux grains, il produira des effets étonnans tant dans le champ que dans le jardin. Il est probable que l'an prochain 300,000 tonneaux de transport seront employés par les Iles Britanniques pour importer cet engrais seulement. Les demandes devront bientôt en être épuisées, si on l'importe en si grandes quantités, à moins qu'il n'y en ait plus qu'il n'est possible de se l'imaginer. Les efforts que l'on fait dans les Iles Britanniques pour améliorer l'agriculture leur font beaucoup honneur, et en font le premier empire sur terre, en fait de pouvoir, de richesses, d'arts et de sciences, ainsi qu'en fait de production de tout ce qui peut procurer des aises et des commodités pour la vie. Nous serions fiers d'être en rapport avec un tel pays, et de suivre leur exemple, en employant tous les moyens pour rendre notre agriculture comme la leur, autant qu'il est possible pour nous de le faire.

A une assemblée du "*English Farmer's Club*" tenue dernièrement, une discussion eut lieu par rapport à l'état de maturité auquel les récoltes de grain devraient être coupées, et l'opinion générale a été que, lorsque la paille est blanche à un pied de terre, elle est dans un état suffisant de maturité pour la couper.

On dit que les effets produits sur la récolte qui provient de la graine que l'on trempe avant de la semer, dans la préparation chimique de Mr. Campbell, sont étonnants. Un arpent de graine ainsi préparée a été semé à côté d'une pièce de terre semblable dont la graine n'avait pas été trempée, et chaque plante excédait de trois pouces de haut; les épis étaient plus longs et les feuilles d'un vert plus foncé, et l'on pouvait découvrir à une distance considérable du champ une différence et une supériorité sensibles.

Le discours suivant a été prononcé dernièrement à une assemblée d'agriculture en Angleterre, et donnera quelque idée de la perte que l'on essuie dans ce pays en ne sauvant pas et en n'appliquant point des engrais liquides à nos récoltes tant d'herbes que de grain.

"Mr. Crompton dit qu'il n'avait appris que le dimanche précédent, lorsque Mr. Watson l'en avait informé, qu'il devait donner une lecture sur les engrais liquides. Il pensait que si on pouvait remettre la discussion du sujet à une autre assemblée, il pourrait peut-être donner des renseignements pratiques qui pourraient être utiles. Il avait fait les dix années précédentes quatre cuvettes dont trois chez lui et la quatrième sous sa direction chez son frère. La première qu'il avait fait était petite, et il engageait tous ceux qui en feraient après lui de les faire assez larges pour contenir la quantité nécessaire de fumier sur leurs terres chaque année. La première contenait quarante verges cubiques de fumier liquide, mais il l'avait agrandi jusqu'à 150; il la remplissait trois fois par année des produits de sa ferme. Il était convaincu, d'après sa propre expérience, que c'était un moyen très simple et très économique, et trente verges cubiques de fumier liquide appliquées sur un arpent de terre produiraient une récolte aussi abondante qu'aucun autre fumier dont on pourrait se servir. (*Ecoutez, écoutez.*) Mr. Crompton s'était le premier déterminé à faire une expérience de ce genre en lisant parmi les documens de cette société un compte-rendu des expériences que le noble Président avait faites avec du fumier d'étable et du nitrate de soude. Le noble Lord en avait fait l'essai sur un morceau de terre d'une certaine étendue, et lui (Mr. Crompton) s'était servi d'engrais liquides sur un semblable morceau de terre; mais le produit qu'il en avait retiré était presque le double de ce que sa Seigneurie avait

récolté en faisant l'application du fumier ordinaire. Les dépenses que son Excellence avait encourues se montaient, d'après ce qu'il avait entendu dire, à 35s.; mais celle que lui (Mr. Crompton) avait été obligé de faire consistait dans l'usage d'un cheval et d'une charrette pendant près d'une journée. Il pouvait engraisser douze arpens avec le fumier qui dégoûtait dans la cuvette sur sa ferme, et cette terre produisait d'abondantes récoltes d'herbe qu'il avait moissonné trois fois, sans compter une grande quantité qu'il avait fauché tard dans la saison et donné à ses chevaux (*Ecoutez, écoutez.*) Il avait trouvé que tel était le cas avec des terres qui n'avaient pas été mises en pâturage pendant neuf ans, mais qui avaient toujours été fauchées. On a prétendu que ces cuvettes étaient malpropres et malsaines, mais, dans le cours de ses observations, il n'avait rien remarqué auquel on put objecter sous ce rapport; et quoiqu'en regardant en été par dessus la cuvette, on pût remarquer des vapeurs désagréables, cependant ces vapeurs disparaîtraient à la distance d'une ou de deux verges; ce qui démontre que les miasmes s'élèvent de la cuvette droit dans l'air, et il ne savait pas qu'aucun de ses hommes en pompant ce fumier, eut jamais souffert des effets désagréables de l'odeur que pouvait produire ce liquide dans la cuvette; d'où il concluait, qu'il n'y avait rien de nuisible à la santé au fond de ces cuvettes. (*Ecoutez, écoutez.*) Il s'était servi de fumier liquide pendant deux ans pour les graines. Il avait au milieu de l'été une cuvette si pleine qu'il ne savait pas où la mettre. Cependant il l'avait répandue sur l'herbe en plein champ. Son effet sur les graines était étonnant. En trois semaines elles étaient debout bien avant les autres graines; elles continuèrent à pousser ainsi, sans qu'on put les abattre; l'année suivante l'herbe était aussi très forte sur les terres glaises; en sorte que les effets sur une terre légère en seraient sans doute bien plus heureux. (*Ecoutez, écoutez.*) Mr. Crompton termina en faisant quelques suggestions sur le meilleur moyen de construire une pompe à engrais."

Il y a très peu de doute que l'on perd près de la moitié des engrais que l'on pourrait se procurer pour des objets d'agriculture et qu'on ne les applique pas directement aux récoltes.

Voici le tems pour les cultivateurs qui ont des engrais à employer pour préparer les prairies, de le faire, afin que les pluies d'automne puissent les laver dans la terre et autour des racines de l'herbe. C'est un grand moyen, pour préserver les prairies de l'effet injurieux des grandes gelées, lorsqu'elles ne sont pas couvertes de neige. Nous croyons que la préparation des prairies ou des pâturages est un excellent moyen d'appliquer les fumiers et particulièrement les engrais. On a dernièrement vérifié en Angleterre qu'en répandant de la paille sur les prairies, on en obtient un bon effet pour faire pous-

ser l'herbe. Nous recommandons cette saison de l'année comme la plus propre pour charrier du fumier sur la terre, parce qu'étant dans un état de sécheresse et de dûteté, les roues ne pourront pas en couper aisément la surface. Peut-être que si ce n'était de cela, on pourrait appliquer le fumier aussi avantageusement au printemps. Dans cette saison, cependant, tout se fait à la hâte; la terre est très molle, et il est difficile d'y charroyer. Une couche très légère d'engrais appliquée maintenant produira de grandes améliorations pour la récolte d'herbe l'année prochaine, soit en pâturage ou en prairie. Nous aimerions à voir cette pratique plus généralement introduite parmi les cultivateurs.

**FOURMIS ET MOUCHES :—**Les fourmis gâtent les arbres et engendrent les pucerons.

On prendra de la scieure de bois qu'on mettra autour du pied des arbres; elles n'osent pas passer par dessus cette scieure, parce qu'elles la sentent mouvoir sous elles. On peut aussi frotter la tige des arbrisseaux de craie blanche; elle arrête les fourmis.

Où bien on prendra de la laine, fraîchement coupée dessous le ventre des moutons, qu'on attachera autour du tronc des arbres, de la largeur de quatre doigts; ces petits insectes, haïssant cette odeur, s'en éloigneront.

Où bien encore on fait, au pied de ces arbres, un cercle de glu, pour les empêcher d'y monter. On peut aussi frotter le tronc avec du fumier de bœuf ou de la graisse d'âne.

Le soufre pilé et mis aux pieds des arbres, est aussi très bon pour cela; lorsqu'il a plu dessus, on le renouvelle. Quand les fourmis sont éparées sur les arbres, on peut les enfumer de soufre; cela les fait périr.

Où bien on prend de petites bouteilles de verre, dans lesquelles on met de l'eau, à moitié la bouteille, avec du miel, bien mêlé l'un avec l'autre; on en frotte un peu les goulots pour les y attirer, puis on les attache à l'arbre: quand les bouteilles sont pleines, il faut les vider, et y remettre d'autre liqueur: on continue à vider, remplir et attacher ces bouteilles sur l'arbre, jusqu'à ce que les fourmis soient toutes détruites. Pour le faire encore plus vite, mettez derrière l'arbre, où elles s'attachent, une petite assiette pleine de miel, posée sur le treillage; elles iront toutes se prendre dans ce miel.

On se défait de même des mouches qui mangent les muscats et chasselas.

D'autres, pour détruire les fourmis, prennent une terrine pleine d'eau et de miel bien mêlés ensemble, et ils mettent cette terrine au pied de l'arbre; si s'y noie beaucoup de fourmis, si elles viennent du bas de l'arbre: quand elles viennent d'une muraille, le long de laquelle il y a des espaliers, il faut mettre une petite terrine à rase de terre, la graisser de miel, et poser une ardoise dessus, soutenue d'un petit bâton, pour que les fourmis puissent y entrer; et le soir ôter la terrine, la mettre dans de l'eau

chaude pour les faire mourir, et a remettre de même, graissée de miel: par ce moyen on détruira toutes les fourmis.

Pour peu qu'on en voie dans un endroit, on y jette un os de chair fraîche, qu'on couvre d'un pot à fleur renversé, et graissé de quelque odeur douce qui les attire aussi; on pose ce pot sur trois tuilots, afin qu'elles puissent passer par dessous; et elles y viennent former une fourmillière, qu'on ôte le soir avec de l'eau chauds; l'os seul en est souvent tout couvert; on le met dans l'eau, et on le fait servir jusqu'à ce qu'on ne voie plus de fourmis.

La suie de cheminée, mise au pied des arbres, suffit seule pour les faire fuir; mais ces insectes établissent quelquefois leur fourmillière au pied des arbres, et font mourir un espalier entier; le meilleur remède est d'arroser le pied de l'espalier, de vieilles urines, gardées pour cet effet.

On prétend que les chenilles, les poux, et autres petits insectes, n'attaquent point les vignes ni les arbres qu'on a taillés avec une serpette ointe de sang de bouc ou de graisse d'âne, d'huile dans laquelle on aura fait bouillir des chenilles ou des gousses d'ail pilées.

**DEFRICHEMENT DES PRÉS.—**Lorsque les prés à foin n'en donnent plus beaucoup, on les met en simples pâtures du nombre de celles dont il va être parlé à l'article suivant; ou bien on les réduit tout d'un coup en novale, et on en fait une terre labourable, quand on en espère plus de profit en grain qu'en foin ou herbe, soit parce que le pré est de grosses et mauvaises herbes.

Pour changer un pré en novale, il n'y a qu'à le labourer souvent.

Où bien on enlève toute la superficie du pré, en la coupant avec la bêche par petits gazons larges d'un pied et demi, longs de trois pieds, et épais de deux doigts; on les laisse sécher au soleil pendant huit à dix jours sur le pré même: au bout de ce tems, d'espace en espace, tels qu'ed'environ onze toises en carré, diamètre en-dedans, et d'une brasse et demie en dehors; on les dresse autour de quelques fascines de bois entremêlées de paille, qu'on a mise en travers, tant pour soutenir les mottes, que pour qu'elles cuisent également. Lorsque les mottes sont bien rangées et le fourneau construit, on les bouche tout autour, afin que le fourneau ne s'évente point; on y laisse seulement un petit trou par le bas, pour y mettre le feu: il y dure quelquefois vingt-quatre heures, pendant lesquelles on a soin de l'attiser avec des fourches pour l'entretenir, et de retourner les mottes qui ne paraissent pas assez brûlées. Quand elles le sont bien toutes, on les laisse refroidir pendant six ou sept jours; ensuite on en répand les cendres sur tout le champ par un tems humide, et on le labouré peu après. Ces fourneaux se font depuis le mois d'Avril jusqu'à la fin d'Avout. Les cendres de gazon font un amendement excellent pour toutes sortes de grains et de plantes; c'est pourquoi bien des gens en répandent sur d'autres terres que sur celles d'où les gazons ont été levés, pourvu que le fonds d'au-dessous de ces gazons soit bon; et en ce cas, il n'y a qu'à façonner ce fonds de terre neuve, il fera toujours merveille au labour, quand il aura été bien ameubli et pénétré des influences de l'air.

Les prés défrichés rapportent toujours du grain six ou sept ans de suite, souvent même sans repos et sans amendement, quand ils se trouvent de bons fonds, et



qu'on les a enrichis d'abord des cendres de leurs gazons. Ces sortes de novals ont presque toujours trop de substance et de sels, et trop de chaleur, pour qu'on y mette ni mais ni froment les deux premières années, ce ne serait que du fourrage sans grains : il faut y mettre du millet et du lin, du chanvre, puis du seigle et ensuite du méteil ou du froment.

Lorsque la novale n'est pas si chargée de sels et de substance, on sème la première année de la vesce, du trefle ou des pois, qui ne font qu'engraisser la terre : la deuxième année on y met du maïs un peu plus fort, ou du seigle, puis du méteil, et enfin du froment une année ou deux de suite, quand on voit que le fonds le peut porter ; après cette tournée, on connaît le pré défriché par soles réglées, comme les terres ordinaires.

Les prés dont le fonds est gras et substantiel, font les meilleures novals ; les prés maigres et ceux dont la superficie n'est qu'une pelouse rase, tels que sont ordinairement les fonds argilleux ou pierreux, sont des novals médiocres.

**REGAINS.**—On appelle *regain*, la deuxième herbe qui revient dans la plupart des prés, quelques mois après qu'on les a fauchés : ces sortes de prés, qui donnent deux herbes dans l'année, s'appellent *guinaux* ou *gagneaux* dans le Poitou ; et dans le Nivernois et la plupart du Berry, la seconde herbe s'appelle *revivre*. Il y a même des prairies dont le fonds est si bon et la situation si avantageuse pour les arrosements, qu'on y fauche l'herbe jusqu'à trois fois par an : ce sont des prés qui flottent à discrétion et quand on veut, ou ceux dans lesquels le flux de la mer fait gonfler l'eau deux fois par jour. Hors ces deux cas, les regains ne sont bons et abondans que quand l'été a été pluvieux ; et ce n'est que par le secours des pluies qu'on peut espérer une deuxième récolte dans les prairies sèches ; car pour les humides, surtout pour celles où le voisinage de quelque ruisseau ou autres pièces d'eau donne tous les arrosements que l'on veut, il n'y a qu'à lâcher l'eau dans les prés aussitôt que le premier foin en est enlevé, et continuer les arrosements de huitaine en huitaine, et même plus souvent, suivant que le pré est altéré.

L'abondance du regain, ainsi que celle du premier foin, dépend beaucoup des soins qu'on se donne pour fertiliser les prés ; on doit surtout empêcher les bestiaux d'y entrer, tant qu'il y aura de l'herbe à espérer.

On fauche ordinairement les regains à la mi-Septembre ; et ce second fauchage est d'autant plus utile, qu'outre la nouvelle herbe, on enlève aussi celle qui peut être échappée à la faux lors de la première fauchaison. Au surplus, les façons des regains sont les mêmes que celles du premier foin.

Aussitôt que le regain ou autre dernière herbe d'un pré est recueillie, on a coutume d'y mener paître les bestiaux pendant tout l'automne et l'hiver, jusqu'au tems que l'herbe doit recommencer à pointer. La plupart des Coutumes donnent ce droit de vaine-pâturage, et le donnent jusqu'au mois de Mars : il y en a même qui l'accordent dès que la première herbe est ou a dû être enlevée, et qui ne permettent d'y faire du regain qu'en certain cas et à certaines conditions. Il est inutile d'entrer dans ce détail, parce que chacun sait sa coutume pour ces matières usuelles.

Quand on est le maître de permettre ou de défendre à son gré le pâturage de ses prairies après qu'elles sont entièrement dépouillées, les gens curieux et entendus dans l'agriculture ne souffrent pas qu'on y laisse les bestiaux plus de huit ou quinze jours, afin que ces animaux n'aient pas le tems de pâturer ce qui est échappé au faucheur, et le foin qui est resté sur le

pré : ils prétendent qu'en ménageant ainsi leurs prés, ils en retirent en foin beaucoup plus qu'ils ne retireraient en pâturage, s'ils y laissaient aller les bestiaux pendant tout l'automne et l'hiver.

## PRIX DU MARCHÉ DE MONTREAL.

CORRIGE PAR LE CLERC DU MARCHÉ.

Marché Neuf, 2 Octobre.

Bled, par minot, ... ..	5/0 a	5/6
Avoine, do. ... ..	1/0 a	1/3
Orge, do. ... ..	2/0 a	2/5
Pois, do. ... ..	2/0 a	2/9
Sarrasin, do. ... ..	1/8 a	2/0
Seigle, do. ... ..	2/6 a	2/9
Graine de lin do. ... ..	4/0 a	4/6
Patates nouvelles, par minot, ... ..	1/0 a	1/3
Fèves américaines, do. ... ..	4/0 a	4/6
Do Canada, do. ... ..	6/0 a	6/8
Miel, par lb. ... ..	0/4½ a	0/6
Bœuf, do. ... ..	0/2½ a	0/4
Mouton, par qr. ... ..	1/3 a	4/4
Agneau do. ... ..	1/3 a	2/6
Veau do. ... ..	2/0 a	10/0
Lard par lb. ... ..	0/3 a	0/5
Beurre frais, par lb. ... ..	0/9 a	0/10
Do. salé, do. ... ..	0/5 a	0/6½
Fromage, do. ... ..	0/3 a	0/4½
Saindoux, do. ... ..	0/5 a	0/6
Sucro d'érable, do. ... ..	0/4½ a	0/5½
Œufs frais, par douzaine, ... ..	0/5 a	0/6
Dindes (vieux), par couple, ... ..	5/0 a	6/0
Do. (jeunes), do. ... ..	2/0 a	2/9
Oies, do. ... ..	2/6 a	4/0
Canards, do. ... ..	1/8 a	2/6
Volaille, do. ... ..	1/3 a	1/8
Poulets, do. ... ..	0/7½ a	1/3
Perdrix, do. ... ..	2/0 a	2/6
Lièvres, do. ... ..	0/7½ a	1/0
Pommes américaines, par barril, ... ..	6/0 a	8/0
Do. Canada, do. ... ..	7/6 a	10/0
Fleur, par quintal, ... ..	12/6 a	13/4
Bœuf, par 100 lbs. ... ..	20/0 a	30/0
Lard frais, do. ... ..	22/6 a	27/6
Foin, par 100 bottes, ... ..	20/0 a	27/6
Paille, par 1200 lbs. ... ..	12/6 a	17/6

## Journal d'Agriculture Canadien.

PUBLIE TOUS LES MOIS.

A UNE PIASTRE PAR ANNEE,

PAYABLE D'AVANCE.

Tout maître de poste ou autre personne qui nous procurera six souscripteurs, aura droit à une copie gratis.

Comme l'objet de ce journal est de promouvoir les Progrès de l'Agriculture, en répandant les connaissances par le moyen qui coûte le moins possible, nous ne demandons qu'une somme qui nous défraye seulement de nos dépenses. Le Prix de la souscription ne sera donc que de 5/1. par an. Les sociétés, et communautés pourront se le procurer aux conditions suivantes.—

50 copies pour.....	\$30
20 do do .....	15
10 do do .....	8.

Payables aussi d'avance.

WILLIAM EVANS, EDITEUR ET PROPRIETAIRE.

LOVELL ET GIBSON, IMPRIMEURS.

Rue St. Nicolas, derrière la Banque du Peuple,